



François DarFons
CANAGUERAL

**LES OMBRES
DE
HAUTEFEUILLE**

Roman

François Darfons Canagueral

Les Ombres de Hautefeuille

© François Darfons Canagueral, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6448-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il va sans dire que toute ressemblance avec des faits, des personnages existants ou ayant existé relève de ce pur hasard, à qui de temps en temps, il faut bien se soumettre.

« Entre le passé et le présent, une famille est telle une vieille commode dont certains tiroirs devraient rester à jamais fermés. »

Vendredi 8 mai 1981

Les saints de glace, Mamert, Servais et Pancrace, engourdisaient de froid les premiers jours du mois de mai. Le ciel était d'ardoise et la brume enveloppait la cime des arbres centenaires. Dans la petite chapelle romane appuyée au château, les deux mains accrochées à la corde, les yeux mouillés et abattu par la douleur, Martin sonnait de gestes lents le glas de mort. Son ami et bon maître, le comte Charles Madelin de Hautefeuille venait de quitter la vie au petit matin.

Perdu dans la plaine, entourée au nord de quelques monts, le château annonçait sa mort aux alentours.

Marguerite, la gouvernante, entra dans la chapelle les bras chargés de fleurs du printemps encore perlées de rosée, cueillies sur les plates-bandes entourant le château et orna le vase d'albâtre et le vase murrhin.

— J'ai prévenu Hubert, il sera là dans la soirée dit-elle. Le docteur va arriver d'un instant à l'autre ainsi que le prêtre.

Martin sortit et s'assit sur les marches de la chapelle. Il ferma les yeux. Il voulait revivre à cet instant dans ses pensées sa première rencontre avec le comte.

Année 1917

De cruelles et insoutenables images lui revenaient en mémoire, souvenirs d'horreur de l'année 1917. Martin était caporal dans le 21ème Régiment d'Infanterie qui se battait sur le front du Chemin des Dames le 23 octobre 1917. Il avait vingt et un ans. Les violents combats s'étiraient dans les tranchées de la Ferme de la Malmaison jusqu'à Craonne en passant par Malval. C'est à la Ferme de Malval que le lieutenant Charles Madelin faillit perdre la vie, pris au piège, sous le feu nourri de l'ennemi et enseveli dans un cratère d'obus. Il fut sauvé in extremis par le caporal Martin, lui même blessé aux membres inférieurs.

— Vous m'avez sauvé la vie Martin, je serai en dette perpétuelle envers vous. Nous nous reverrons à la fin de cette maudite guerre lui avait dit le comte.

Ces images revisitées étaient toujours aussi présentes en ce mois de mai 1981.

En janvier 1919, Martin reçut un courrier du comte de Hautefeuille

l'invitant à entrer dans son service. Il arriva de son Berry natal un soir d'hiver de février où les chiens ressemblent encore aux loups. Dans ses pensées, il entendait toujours le clocher qui tintait au lointain son angélus. La fatigue aidant et affaibli par sa boiterie, au fur de la marche, ses pas changeaient de mesure. Il sortit sa montre à gousset, vérifia l'heure et continua sa marche, guidé par le son des vêpres honorées par airains et bourdons. Les images et les sons restaient toujours aussi précis. Il aperçut à travers les platanes séculaires, une magnifique fuie d'où s'envola des boulines une compagnie de pigeons.

— Ils annoncent mon arrivée, pensa-t-il.

Au bout de l'allée, le château de Hautefeuille s'élevait majestueusement. Il poussa la lourde grille et marcha dans l'allée conduisant vers l'imposante façade aux larges fenêtres. Il heurta quatre fois le chêne du huis. La porte s'ouvrit laissant apparaître la gouvernante.

— Monsieur Charles Madelin de Hautefeuille... est-il là s'il vous plaît, Madame ? demanda Martin.

— Un instant, Monsieur, de la part de...

— Du caporal, il comprendra.

La gouvernante se retira et revint au bout de quelques minutes.

— Entrez Monsieur le comte va vous recevoir.

— Je tiens, Marguerite, à accueillir moi-même le caporal Martin. Marguerite, je vous présente mon sauveur. Sans lui j'aurais depuis longtemps rejoint le royaume des cieux.

Ils se donnèrent une longue accolade, une étreinte révélatrice de la fraternité qui unissait désormais les deux hommes.

— Martin, Martin dit Marguerite en le secouant pour le tirer de son obsédante pensée, voilà le docteur Armand.

Le docteur de famille Armand Darbois, fidèle ami du comte, arrivait pour constater le décès.

Ils l'emmenèrent dans la chambre du comte au premier étage. Le docteur Armand sortit au bout de quelques minutes.

— Il est décédé par arrêt cardiaque dit-il.

— Nous avons, Martin et moi dit Marguerite, dîné hier avec monsieur le comte et Apolline. Jamais nous n'aurions pu imaginer son décès ce matin. C'est en lui apportant son café à huit heures...

Elle s'interrompit en apercevant Apolline descendre le grand escalier.

— Je n'ai pas voulu la prévenir trop tôt ce matin. — Vous avez bien fait

Marguerite, je vais lui annoncer moi-même la triste nouvelle, dit le docteur.

Apolline entra et mima avec interrogation une corde mouvant une cloche. Le docteur Armand l'embrassa, l'invita à s'asseoir et lui apprit que le tocsin sonnait le décès de son père. Elle prononça trois mots aux sons presque inintelligibles.

— C'est la vie.

Elle sortit et se dirigea vers la cuisine pour prendre comme d'habitude son petit déjeuner. Apolline, fille cadette du comte Charles, était atteinte d'audimutité, dû à l'âge de trois ans à un choc psychologique engendré par la disparition mystérieuse de sa mère Gersende en 1942.

— Je n'ai jamais très bien compris sa dysphasie dit le docteur.

— Tout cela est bien triste dit Martin en ouvrant le bar du salon, vous prendrez bien un petit verre comme d'habitude, docteur ?

— Avec plaisir Martin, mieux vaut boire de l'eau de vie que de l'eau-delà disait mon père. Le comte n'a point souffert, dit le docteur Armand, nous perdons tous un ami, monsieur le comte était un bien brave homme. Je vous présente mes sincères condoléances car vous faites tous les deux parties de sa famille depuis le temps que vous êtes à son service. Ah ! voilà le ratichon dit Armand en apercevant la 2Ch de l'abbé Étienne Villedieu, il porte bien son nom ajouta-t-il en se levant.

Ils se saluèrent promptement sur le perron. Un différend récurrent les opposait. Le docteur n'appréciait point que l'abbé intervienne avant lui auprès d'une personne trépassée.

— Quelle triste nouvelle, dit l'abbé Étienne, elle s'est vite répandue quand Monsieur le maire a vu passer devant sa ferme la voiture du docteur Armand. Dieu a rappelé à lui notre bon Charles.

— Hubert arrivera en fin d'après-midi. Il a prévenu les pompes funèbres pour toutes les formalités et pour les soins mortuaires. J'ai une lettre à lui remettre, ce sont les dernières volontés de monsieur le comte, il les avait écrites devant moi il y a quelques mois. Il tenait absolument que la messe soit dite dans la petite chapelle.

— Ce sera fait dit l'abbé. J'apprendrai la triste nouvelle aux sœurs du Couvent de la Visitation et nous prierons pour lui dimanche à l'office.

Juché sur son échelle, Martin drapait la porte de la chapelle romane de tentures de deuil en taffetas noir aux armoiries de Hautefeuille. Puis, à

l'intérieur, il recouvrit méticuleusement de velours noir les deux colonnes de pierre dressées de part et d'autre de l'autel. Il accrocha ensuite, entre les deux colonnes, le dernier tableau réalisé par le comte représentant le calvaire du bois des Trois Pierres et le cyprès planté auprès de la croix. Une des dernières volontés également du comte.

Le soir tombait de sombre quand arriva Hubert, Agathe son épouse et leur fils Julien. Après les cordiales et respectueuses salutations, Martin leur présenta ses sincères condoléances auxquelles Hubert répondit d'un ton sarcastique.

— Je te remercie Martin, je te sens très touché, fidèle à mon père jusqu'à son dernier souffle, mais voilà, pour moi il ne votera plus facho. Et surtout pas ce dimanche.

— Hubert...enfin...comment peux-tu parler comme cela de ton père qui vient à peine de décéder, dit Agathe.

— Il est mort un 8 mai...jour de l'armistice, soit pour se donner bonne conscience sans doute ou alors pour réveiller les vieux démons.

— Ce n'est rien madame Agathe, c'est le choc des générations répondit Martin pour conclure la discussion.

Julien, ayant maintes fois assisté à de houleuses divergences politiques entre son père et son grand-père, redoutait les conflits. Il entra dans la cuisine pour retrouver Marguerite qu'il considérait comme sa grand-mère d'adoption. Il n'avait jamais connu sa grand-mère Gersende.

— Bonjour Marguerite, je suis heureux de te revoir, dit-il en l'embrassant tendrement, tu es toujours en ouvrage. Tu devrais penser à te reposer.

— Ah ! mon Julien, je suis heureuse aussi quand je te vois, le malheur vient encore de frapper grandement au château. Cela faisait longtemps que nous n'avions point eu d'adversité. Qu'allons-nous devenir ?

— Ne t'inquiète pas, Marguerite, quoiqu'il arrive, je m'occuperai de toi et de Martin. Tante Apolline est dans sa chambre ?

— À cette heure-ci, tu la trouveras plutôt dans la serre aux orchidées.

Dans la clairière du parc aux arbres centenaires, le comte avait fait bâtir en son temps, à l'opposé de la volière et séparée par un chemin de prières labyrinthe et bordé de grands buis, une serre où Gersende aimait cultiver sa passion pour les orchidées. Elle resta à l'abandon durant de longues années et fut le jardin de solitude et le terrain de jeu d'Apolline. Jusqu'au jour où, fille en fleur, elle s'éveilla aussi à cette passion.

Julien ramassa un caillou et le tinta sur la vitre de la serre. Apolline se

retourna, déposa son tablier vert et courut vers lui en souriant. Serrés dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassaient tendrement sur les joues.

— Je suis heureuse de te voir, mon Julien, lui dit-elle dans une élocution désarticulée. Mon père est mort, je ne sais pas pourquoi quelque chose m'empêche d'être triste. Hubert et Agathe sont là ?

Julien acquiesça d'un mouvement de tête. Apolline lui prit la main et l'emmena dans le coin de la serre.

— Ici c'est mon laboratoire secret, j'ai fait des boutures avec des orchidées sauvages que j'ai découvert tout au fond du parc. J'ai créé ma première orchidée, une nouvelle variété, je l'ai appelé Gersende, comme ma mère.

— Elle doit être fière de toi et où qu'elle soit elle te protège.

— Elle a disparu, je ne sais même pas si elle est morte ou encore en vie...quelque part. Il faudra bien le savoir un jour, j'aimerai tant lui offrir cette orchidée. Je pense à elle chaque jour. D'après les dire de mon père je n'avais que trois ans quand elle est partie ajouta-t-elle les larmes aux yeux.

— Je sais par mon père que les recherches effectuées n'ont jamais abouti mais nous saurons un jour, je te le promets, tante Apolline. Ils rejoignirent Hubert et Agathe dans la chambre où le comte avait reçu dans l'après-midi les soins mortuaires. Autour du lit, Marguerite avait allumé quatre cierges. Sur son costume noir, Martin avait épinglé La Croix de guerre, décoration remise par le Maréchal Philippe Pétain lui-même pour conduite exceptionnelle au cours de la Première Guerre mondiale.

Lundi 11 mai 1981

Le temps de la rose venait de remplacer depuis quelques heures le temps des particules. La France était en ébullition depuis que le portrait électronique du nouveau président était apparu sur les écrans du 20 heures.

« *Les forces de la jeunesse, les forces du travail, les forces de création, les forces du renouveau*¹ » s'étaient retrouvées dans la force tranquille d'un nouveau chef d'Etat.

Au cours de la soirée du dimanche 10 mai, malgré le deuil qui assombrissait le château et malgré la vive désapprobation d'Agathe,